

PETIT COURRIER DES DAMES

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Les mamans sont toujours préoccupées des toilettes de leurs enfants : quel costume commandera-t-on pour la matinée enfantine de madame R\*\*\* ? quel autre pour le lunch suivi d'une représentation de Guignol que va donner madame Am. L. ? Pour la loterie qui sera tirée chez madame de T\*\*\*, un élégant costume de ville suffira. Mais la préoccupation du moment est le choix d'un travestissement. Quel est celui qui s'harmonisera le mieux avec le type de l'enfant ? Voilà la question à l'étude, question qui oblige à de longues conférences avec la tailleur.

Ces chers petits, pour sauter et gambader, seraient bien mieux en pierrots et en pierrettes, en débardeurs et en paysannes, qu'en seigneurs Louis XV et marquises poudrées, qu'en magnats et jeunes Grecques. Mais le luxe s'est tellement imposé aujourd'hui, que les réunions d'enfants diffèrent peu de celles des parents ; les toilettes sont un diminutif des nôtres, avec les



944

TRAVESTISSEMENTS POUR ENFANTS

Triboulet. — Paysanne du XVI<sup>e</sup> siècle. — Costume Louis XV.



mêmes riches étoffes; les lunches montrent la même recherche de friandises; les loteries, des lots d'un prix élevé: bijoux, éventails, etc., et si quelques joujoux ne se montraient par-ci, par-là, on se croirait à une *tombola sérieuse*.

A une enfant de dix ans est échu un éventail en nacre irisée avec une peinture joliment faite sur une fine gaze blanche. Je ne connais rien de plus tristement ridicule que de voir une petite fille se servir d'un éventail; elle ne peut le tenir que gauchement ou prétentieusement. Ne serait-il pas mieux de donner des objets appropriés à l'âge de chacune? Les traiter en *jeune fille, c'est développer en elles la coquetterie*.

Avant de décrire les travestissements donnés dans ce numéro, nous allons détailler les toilettes de mesdemoiselles Jacqueline, Claire et Andrée, jeunes élégantes de six à dix ans, dont le précoce succès ne doit pas faire envie à mes jeunes cousines et amies.

L'aînée, mademoiselle Jacqueline de M<sup>\*\*\*</sup>, porte un costume en surah bleu et ottoman assorti. La jupe en ottoman s'arrête à mi-jambe; elle est dépassée par un frisottant bleu, voilé d'un tulle point d'esprit également plissé. La robe plissée, assujettie sur cette jupe, est en surah, ouverte sur le côté et relevée par un flot de coques; le devant reçoit un vaporeux nuage de tulle point d'esprit, disposé en chemisette tombante et, de chaque côté, descend un large ruban qui se noue derrière en longues coques, lesquelles semblent soutenir un drapé-pouf peu volumineux.

Mademoiselle Andrée est habillée en peluche-escalier myrte; la façon Louis XIV avec ce grand gilet est bien jolie, mais un peu femme, et les dentelles qui courent en spirale le rendent trop élégant. Pour nous résumer, nous dirons que les enfants et les fillettes sont délicieusement habillées, mais avec trop de luxe et trop de recherche. Que la façon soit élégante, rien de mieux, mais que les étoffes soient simples.

Comme les matinées travesties sont en faveur pour les enfants, nous pensons que les travestissements qui paraissent dans ce numéro seront les bien venus, d'autant plus que l'exécution en est facile.

Ce costume de *Triboulet*, qui s'adresse à un jeune garçon de six à quatorze ans, est en étoffe rayée pour le pantalon collant et le juste-au-corps boutonné de-

vant, celui-ci est serré à la taille dans un ceinturon à clous dorés. La manche, genre pagode. La pèlerine en velours, taillée en pointe sur les côtés, a toutes ses pointes et son bord garnis de grelots, de même que la coiffure. A la main, Triboulet tient l'indispensable Marotte.

*Paysanne du seizième siècle*, travestissement pour fillette de huit à quinze ans. Jupe en satin bleu ardoise, appliquée, au bas, d'un galon en velours découpé; une seconde jupe courte en batiste de soie est retenue largement derrière dans un nœud en satin ponceau. Corsage en velours ponceau, décolleté sur une chemisette en batiste, ornée d'une broderie en or. Manche faite de deux gros bouillons. La coiffe en batiste de soie est serrée par un bracelet en velours.

*Jeune seigneur Louis XV*. Travestissement pour enfant de dix à quinze ans. Bas de soie noirs et souliers à boucle. Culotte et habit en velours. Celui-ci se détache sur un gilet en satin blanc lamé d'argent. Jabot et manchette en dentelle. A la manche, un très haut revers évasé. Perruque poudrée avec nœud en ruban noir.

Maintenant, nous souhaitons plaisir et gaieté aux jeunes amis qui se montreront dans ces travestis, simples mais charmants.

CORALIE L.

CORSET ANNE D'AUTRICHE ET CEINTURE RÉGENTE  
De mesdames de Vertus, sœurs, 12, rue Auber.

Le corset Anne d'Autriche, par sa coupe cambrée, ses baleines savamment disposées, est le corset des toilettes d'apparat. Il donne cette grâce souple, si nécessaire à l'élégance de la tournure; il amincit, allonge la taille, la mode le veut ainsi, et tout cela s'obtient sans comprimer la poitrine, sans serrer la taille; les hanches sont maintenues, mais à l'aise. La ceinture Régente avec une autre coupe convient à toutes les tailles; elle est coquette dans sa forme gracieuse, va on ne peut mieux et moule la taille en perfection. Ces deux corsets ont un égal succès auprès des élégantes mondaines, et aussi des femmes sérieuses qui ne cherchent pas seulement l'élégance mais aussi le confortable.

C. L.

EXPLICATION DE LA GRAVURE NOIRE (pages 15).

*Costume en ottoman et peluche pékin grenat foncé.*  
— Sous-jupe en taffetas, garnie d'un volant, enveloppée d'une tunique qui fait seconde jupe et dont le côté gauche revient sur le tablier en formant de la taille au bord inférieur une ligne diagonale; des enroulements en ganse forment des motifs détachés et ornent ce côté; au bord de la

tunique-jupe on fait badiner une dentelle espagnole. Le corsage-princesse en velours pékin se relève en panier par un nœud en satin placé de côté, le dos fait pouf. Une dentelle espagnole au bord de la manche et en collerette tombante; celle-ci se prolonge en jabot coquillé.





*Falcoener imp. Paris*

4399

## Journal des Demoiselles

*Modes de Paris.*

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

*Rue Odeon 2.*

*Coiffures de M<sup>lle</sup> VIDAL, 104, r. Richelieu - Couture - Régente & Corset Anne d'Autriche de M<sup>me</sup> de VERTUS, 12, r. Auber.*

*Mouchoirs de la C<sup>ie</sup> IRLANDAISE, 219, r. St-Honoré - Etoffes en cachemire de la C<sup>ie</sup> DES INDES, 34, B<sup>d</sup> Haussmann.*



EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4399

*Costume de dîner en satin duchesse.* — Jupe en taffetas, garnie d'un plissé; au tablier, deux hauts bouillonnés retombants se perdent de côté en formant un léger cintre. Au-dessus, une draperie arrêtée sous la tête ruchée du second bouillonné et, derrière, des draperies tombantes et bouffantes. Corsage à longue pointe, bordé d'un ruché; un col montant, et un jabot de dentelle. A la manche arrêtée au coude, coquillé de dentelle piqué d'un nœud. — Bas de soie et souliers en satin. — Gants de Suède crème.

*Robe de bal en merveilleux et moire brochée de pommes.* — Jupe en taffetas et traine en broché. Au bas



du tablier, plissé et bouillonné en merveilleux; le tablier est en broché découpé en dents aiguës; deux très petites draperies en merveilleux croisées sur la partie supérieure et une de côté piquée d'une touffe de plumes noires, que fixe une touffe de roses; même touffe au-dessus et en biais; derrière un drapé en merveilleux. Corsage en merveilleux, à pointe, avec deux rangs étagés de dentelle. Au grand décolleté carré, dentelle tombante et biais en merveilleux, serré par des nœuds-liens. Touffe de plumes et roses de côté. — Dans les cheveux une aigrette noire et des roses. — Bas de soie et souliers en satin. — Gants blancs.

899

Costume en ottoman et peluche pékin grenat foncé, de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

CAUSERIE

Les conhsurs et le Budget. — La folie funéraire.  
A Nice, pour faire comme les autres.



UEL singulier pays que le nôtre ! Certes, tout permet de dire que l'année 1882, — cette année aux deux comètes — a été malheureuse. Le soleil n'est pas venu dorer les moissons; il n'était pas là pour rougir les grappes sur les coteaux que le phylloxera n'a pas découverts encore. Au bord des fleuves, les inondations se sont succédées, comme, il y a douze ans, une armée ennemie suivait l'autre, la dernière emportant ce qu'avaient dédaigné les précédentes.

Les fermiers, en guise de *rend-terre*, montrent leur grenier vide et leurs tonneaux desséchés. Tel qui possède, à ma connaissance, quarante mille livres de rente en a touché quinze. Et puis le « Krach », dont on ne parle plus parce que c'est de l'histoire ancienne, a vu tomber discrètement, ces temps derniers, quelques victimes attardées. On avait lutté jusqu'au bout, jusqu'au suprême effort du crédit, jusqu'à la dernière pièce d'argenterie. On espérait toujours quelque miracle, quelque héritage providentiel, quelque chance inouïe; que sais-je ? On mourait de faim, mais on gardait sa situation.

Une situation ! Quand on l'a perdue on n'y rentre



guère, dans le monde encore moins que sur le champ de bataille.

Mais enfin, la dernière cartouche brûlée, il a fallu se rendre et avouer qu'on était pauvre.

Il n'y a pas jusqu'à l'Etat, ce grand propriétaire, si habile à se faire payer, qui a mal effectué ses rentrées. Lui aussi a vu des difficultés dans son budget, des diminutions dans ses rentes.

Eh bien ! les confiseurs, dont la « trêve » annuelle n'a cependant pas été observée par la Mort elle-même, les confiseurs ont levé, comme d'habitude, leur contribution forcée. Six millions de francs en huit jours pour les bonbons fondants, sans compter les choses folles qui les enveloppent, car les sacs où l'on enserme cette moisson sucrée valent trois ou quatre fois ce qu'ils contiennent.

Un des derniers jours de décembre, chez Boissier, j'assistais par hasard au dépouillement de la correspondance. De chaque lettre ouverte les billets de banque sortaient, pour se ranger sur le comptoir de marbre. Parmi les grands donateurs d'étrennes beaucoup ne viennent à Paris qu'en mars ; ils procèdent par voie épistolaire, et c'est bien plus commode.

On adresse au confiseur dix louis, vingt-cinq louis, souvent cinquante, avec une liste d'adresses, des notes explicatives et une provision de cartes :

*Madame X\*\*\* jeune, très élégante ; soigner l'extérieur, cinq louis,*

*Madame Y\*\*\* âgée ; enveloppe sévère, deux louis.*

*Mademoiselle Z\*\*\* très gourmande ; mettre surtout des bonbons, vingt-cinq francs.*

L'envoi arrive dans un emballage stupéfiant, avec la carte du donateur.

Ce cher comte ! quelle peine il s'est donnée pour choisir ce panier ravissant !

Ah ! mesdames, le temps est passé où les hommes se donnaient de la peine pour nous plaire.

\*\*\*

On dit souvent que l'enthousiasme est mort en France. Quelquefois, cependant, il reparait, à Paris surtout, comme les rhumatismes, sans qu'on sache pourquoi.

Fera-t-on jamais comprendre à ceux qui liront, un jour, l'histoire de cette ville étrange, le débordement d'enthousiasme qu'a soulevé, dans cette journée du 6 janvier, le passage d'un cercueil ?

Nous avons eu la folie obsidionale ; c'était cette fois la folie funéraire.

Qu'on se rassure. Je n'ai pas le droit — et encore moins le goût — de parler politique, et d'ailleurs, comme Louis XIV saluait toutes les femmes, j'estime qu'on doit se découvrir devant tous les morts. Mais enfin que feriez-vous, ô Parisiens, si ce même Louis XIV, descendu de son cheval de bronze, de la place des Victoires, traversait nos rues après un autre passage du Rhin, ayant reculé jusqu'aux limites qui, jadis, les connurent, les frontières de la vieille France ? Donneriez-vous plus de deux mille francs pour un balcon situé sur le défilé du cortège ? Consentiriez-vous à payer un louis le droit d'occuper le barreau d'un échelle ? Combien de fourgons seraient

nécessaires pour porter les couronnes ? Combien de femmes seraient étouffées ? Combien d'enfants séparés de leurs mères ?

O Parisiens ! vous avez laissé partir tout seul le cercueil de Buisset ?

Ce mois de janvier, d'ailleurs, aura coûté cher à l'Etat, cet autre défunt illustre. Tels je voyais passer cet été les convois des pauvres Annamites que le choléra emportait par milliers. Le chrétien s'en allait tranquillement, précédé d'une petite clochette, sous la croix de son catafalque noir, suivi de la veuve drapée dans son blanc costume de deuil.

Devant le char écarlate et doré de l'adorateur de Bouddah, les flûtes, les cymbales, les gongs menaient grand bruit. Derrière, les tables chargées de mets fumants qui allaient refroidir sur la tombe du mort. Oh ! comme elles refroidissent vite les offrandes de la popularité parisienne !

J'aime mieux l'épée et la croix des funérailles du soldat. Et puis il a eu ce suprême bonheur d'être suivi dans sa dernière « retraite » — les boulets ennemis ne l'ont point contrariée, celle-là ! — par une femme courageuse et dévouée jusqu'au bout, par des enfants en larmes.

Parmi eux, celle qui trace ces lignes compte une amie, une jeune et charmante mère, une femme à la fois élégante et bonne. Les bois de Fontainebleau ne la verront pas cet hiver suivre au galop de son cheval le cerf fuyant la meute et le bruit des trompes. Et son salon fermé causera un vide ressenti par tous. Que les regrets de la France entière la consolent !

\*\*\*

Qui a bu boira, dit le proverbe. Hélas ! il paraît qu'on peut dire aussi : qui a voyagé voyagera.

Après tant de lieues parcourues, le démon de la locomotion a repris possession de mon être, et me voilà à Nice, loin de Paris, aux boues trop claires, aux foules trop épaisses, aux enterrements trop longs, aux journées trop courtes. D'ailleurs, vous ne sauriez croire combien il devient insupportable d'entendre dire à tous ses amis, mais tous, tous, vous entendez bien : je pars pour Nice.

Ce mal de la Niçomanie dont je vous parlais l'an dernier et qui menace de tuer Paris, tout simplement, a fait encore des progrès redoutables. Ah ! comme je le comprends !

Lorsqu'après vingt heures d'express je me suis trouvé tout à coup — avant même d'être entrée à l'hôtel, sur cette promenade des Anglais célèbre dans le monde entier ; lorsque j'ai été réconfortée par ce soleil, embaumée par ces fleurs qui sont un soleil et des fleurs pour de vrai ; lorsque j'ai vu cette foule élégante, oisive, luxueuse, flâneuse, cette mer d'opéra comique, ces palmiers qui me rappelaient l'Orient, j'ai compris que l'on sacrifie Paris à Nice et, soudain, je me suis sentie reposée de toutes les fatigues du voyage.

C'est qu'ici, en effet, l'on se repose, chose impossible dans la capitale du beau pays de France. Nice, c'est déjà l'Italie, le doux pays du *farniente*, ou du moins du



far poco, et je n'ai jamais pu comprendre, je l'avoue, les paroles de l'air de la Paresse de *Galatée*.

A qu'il est doux de ne rien faire  
Quand tout s'agite autour de nous.

Mais pas le moins du monde ! Ce qui est doux, c'est d'être oisif au milieu d'un peuple d'oisifs. Je ne vois guère, ici, que les chevaux et les cochers qui se donnent du mouvement. Les boutiquiers eux-mêmes — sauf quelques Parisiens incorrigibles — attendent le client comme le sage de La Fontaine attend la Fortune, et sont proches parents de cet horloger de Naples à qui je confiai, pendant une escale, ma montre qui réclamait une réparation légère.

Le travail fait, séance tenante, et mes cinq francs versés, je continuai ma promenade, émerveillée de la promptitude des Bréguet napolitains. Hélas ! au bout de quelques heures il fallait en rabattre. Le tic-tac, de nouveau, avait fait relâche.

Je retourne à mon échoppe du matin ; je la trouve fermée. Fâcheux contre-temps ! L'*oriootojo* serait-il mort ? Je m'informe près des voisins.

« Oh ! signora, comme il avait gagné sa journée avant midi, il a mis ses volets et il est à la campagne avec sa femme. »

Je dois dire cependant que les hôteliers de Nice sont plus exigeants et ne ferment pas boutique pour si peu de chose. Mon Dieu ! que d'hôtels et quels mondes ! Lorsqu'on sort de la gare et qu'on voit rangée en bataille cette armée d'omnibus immenses attelés de postiers superbes, on ne se demande plus, comme je le faisais naguère :

« Où donc peuvent loger tous ceux qui vont à Nice ? »

Il est vrai qu'on se demande, au bout de quelques jours passés dans lesdits hôtels :

« Où prend-on l'argent nécessaire pour vivre ici ? »

Combien j'aime moins Monte-Carlo, malgré ses jardins féeriques ! Ici le jeu est tout, et je ne suis pas joueuse. A peine arrivés, les hommes qui nous accompagnaient disparaissent et nous ne voyons plus que

leurs dos accollés à des centaines d'autres dos autour des immenses tables. Et puis, au lieu de la foule élégante de Nice, on rencontre ici force gens mal mis et râpés. Fâcheuse livrée pour les fidèles du temple de la Fortune ! voilà une Déesse qui ne m'a point l'air d'enrichir ses adorateurs.

Mais écoutez quelque chose de plus fort !

On va s'entasser à Nice, parce que Paris est mortellement ennuyeux. Or savez-vous ce que j'entends répéter à tous ces gens-là ? c'est qu'ils périssent d'ennui à Nice et qu'à part la semaine des Courses et celle du Carnaval, c'est à y « avaler sa langue ».

Oh ! oh ! voilà qui est doublement fâcheux, car, s'il est vrai de dire que la musique est le plus cher de tous les bruits, on ne peut pas dire précisément que Nice soit l'ennui à bon marché.

Tenez, Parisiens que vous êtes, vous me rappelez l'histoire de ce paysan qui entra chez un opticien.

« Donnez-moi des lunettes avec quoi je puisse lire, » dit-il.

On bouleversa la boutique ; la page mise sous les yeux embesiclés du bonhomme restait toujours trouble. Enfin, de guerre lasse, le marchand de verres s'avisa que son client ne savait pas lire.

O Parisiens blasés, alanguis, éternés ! apprenez d'abord l'art difficile de s'amuser soi-même.

Et ensuite partez pour Nice, si le cœur vous en dit.

\*\*\*

Permettez, mesdames, qu'avant de clore cette Causerie, je vous conseille de lire un roman très féminin — dans le bon sens du mot — mais très bien écrit et chaud comme le sang d'Espagne qui coule dans les veines de ses héros, si élevés et si nobles : *Le Récit de Catherine*, tel est le titre du livre ; l'auteur est mademoiselle Célanie Carissan. Je n'assure point que vos yeux resteront secs aux dernières pages ; mais vous direz : merci ! pour ces larmes, comme le disait la pauvre Luz, au cœur trop grand pour les amours d'ici-bas.

CONSTANCE.

## Economie Domestique

### HARENGS SAURS (*hors-d'œuvre*)

On les mange ordinairement grillés et assaisonnés d'huile ou de beurre, ou en salade avec de la fourniture. On les emploie dans la vinaigrette.

\*\*\*

### MAYONNAISE DE PERDREAUX (*entrée*)

Dépécez et parez des perdreaux rôtis de desserte et placez-les sur une sauce mayonnaise ; couvrez-les aussi de la sauce et décorez le plat avec des croûtons ors, des olives farcies, œufs durs, gelée, filets d'anchoix, rondelles de truffe.

\*\*\*

### SAUCE RAVIGOTE CHAUDE

Prenez une poignée de fourniture : cerfeuil, pim-

prenelle, estragon, cresson alénois ; hachez le tout très fin ; mettez dans une casserolle du bouillon, du sel, du poivre, un peu de vinaigre ; faites bouillir un moment, ajoutez un morceau de beurre manié de farine, et remuez jusqu'à ce qu'il soit fondu. La ravigote froide se fait avec les mêmes herbes auxquelles on joint des câpres et des anchois ; on ajoute un jaune d'œuf, un peu d'huile, en tournant comme pour une mayonnaise, et un peu de vinaigre. On ajoute deux cuillerées de moutarde si on la veut forte.

\*\*\*

### VIN CHAUD

Faire chauffer de bon vin rouge avec un morceau de canelle ; sucrer au premier bouillon, retirer du feu et servir très chaud dans des verres à pied.



N<sup>os</sup> 1, 2, 3, 4, 5 et 6. Coiffures de bal.

N<sup>o</sup> 1. Les cheveux de la nuque sont relevés en racines droites et partagés en mèches; celles-ci s'entrecroisent pour former un chignon peu volumineux piqué d'épingles en écaille blonde; devant, les cheveux sont coupés en frange et ondes; ils couvrent le front. Une seule papillote descend sur le cou.

N<sup>o</sup> 2. Les cheveux du sommet de la tête sont relevés à la Chinoise et largement ondes, et la frange est frisée ainsi que les cheveux des tempes. Le chignon se compose de cheveux à grandes ondulations avec papillote. Un peigne à boules en écaille rose et des épingles assorties parsemées dans le chignon.

N<sup>o</sup> 3. Une frange ondulée joue sur le front et, à



N<sup>o</sup> 1. Coiffure de soirée piquée en écaille blonde.

partir de la raie, les cheveux relevés à la Chinoise se perdent sous les coques roulées du chignon, lesquelles, largement torsadées, sont retenues par des épingles; sur le côté, aigrette en diamants.

N<sup>o</sup> 4. Frange frisée en accroche-cœur et cheveux ondes sur le sommet de la tête; coques relevées et tomban-



N<sup>o</sup> 7. Mantille en dentelle espagnole, pour théâtre.

ment ondes, se perdant dans le chignon roulé qui se prolonge en papillote. Au dessus des tempes, les cheveux dessinent un rouleau maintenu par un petit peigne en perles fines. Une grande épingle en écaille jaune dans l'enroulement des cheveux, vers le sommet du chignon.

N<sup>o</sup> 7. Mantille en dentelle espagnole.



N<sup>o</sup> 8. Coiffure-mantille en dentelle noire, de madame Boucherie.

Le bord est monté sur une cannetille et frisée; derrière des plis forment capuche. Devant un coquillé, et en dessous des chrysanthèmes panachés; les pans sont rejetés sur les épaules et croisés sous une chrysanthème.

N<sup>o</sup> 8. Coiffure-mantille en dentelle noire.

Un fond de tulle espagnol, entouré de



N<sup>o</sup> 6. Coiffure de soirée avec peigne à bandeau en perles fines.

l'on dispose ensuite en un seul pan serré par un nœud à longues coques, avec boucle en strass pour traverser. Une dentelle rabattue forme le col, et devant une haute dentelle coquillée couvre le plastron de tulle. Un nœud de côté, piqué sur un chiffonné de dentelle.

N<sup>o</sup> 11. Col à rabat en batiste de soie et dentelle.

Le col est fait d'une dentelle rabattue, dont le devant se détache sur une cravate-rabat en gaze de soie, appliquée de dentelle; deux épingles en proles fines maintiennent le haut de la cravate.



N<sup>o</sup> 10. Fichu-plastron en dentelle.



N<sup>o</sup> 2. Coiffure de bal parsemée d'épingles en corail rose avec peigne assorti.

tes composant un chignon léger, terminé par des frisettes. Belles épingles en écaille blonde retenant les coques.

N<sup>o</sup> 5. Cheveux ondes sur le front et relevés aux tempes avec une légère frisette. Pour le chignon, marteaux enroulés mêlés de coques tombantes; bouquet de fleurs de côté un peu au-dessus de l'oreille.

N<sup>o</sup> 6. Frange légèrement ondulée sur le front; les cheveux des tempes, large-

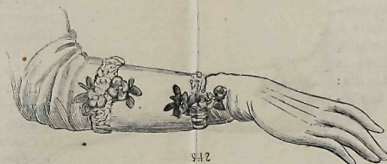


N<sup>o</sup> 3. Coiffure de bal avec aigrette en diamant.



N<sup>o</sup> 4. Coiffure de bal pour jeune fille.

MODELES DE MADAME BOUCHERIE.



N<sup>o</sup> 9. Gant de chevreau avec bracelets et fleurs.



N<sup>o</sup> 5. Coiffure de bal piquée de côté d'un léger bouquet de fleurs.

dentelle, est coquillé sur une forme en gros tulle, et soulevé par une rose monstre sans feuillage; un chou en ruban de satin très étroit relève la mantille de côté; les longues barbes sont piquées d'une rose.

N<sup>o</sup> 9. Gant de chevreau blanc, avec bracelets en dentelle et piqués de fleurs.

N<sup>o</sup> 10. Fichu-plastron en dentelle. Un plastron en tulle de forme arrondie s'entoure d'une dentelle que



N<sup>o</sup> 11. Col à rabat en batiste de soie et dentelle.



## CLÉMENTINE DE LA FRESNAYE

(SUITE)

## II



Le général de la Fresnaye avait eu pour habitude de faire à peu près en tout la volonté de sa femme. A peine eût-on pu s'en étonner : elle était beaucoup plus jeune que lui, et, bien qu'aimant le monde, où elle était accueillie avec empressement, elle savait réjouir son foyer par sa grâce, son esprit et son entrain, sacrifiant volontiers à son mari une partie de ses soirées mondaines.

En une seule occasion, cependant, non seulement les désirs, mais les supplications de madame de la Fresnaye ne furent point écoutées ; n'ayant qu'un fils, elle eût souhaité le conserver près d'elle, tandis que le général avait à ce sujet des idées absolument opposées aux siennes. D'abord, il prévoyait des changements de résidence qui devaient être extrêmement préjudiciables à l'éducation d'Yves ; ensuite, il connaissait l'excessive faiblesse de sa femme, et il craignait par-dessus tout que son fils ne fût gâté et rendu efféminé par trop de soins et de tendresses.

Rien ne put le fléchir sur ce point, et quand Yves fut en âge d'entrer au collège, son père le plaça chez les Eudistes de Redon ; le supérieur était un de ses anciens condisciples, et le collège avait fait ses preuves et atteint un niveau d'études élevé.

S'étant vainement opposée à la séparation, madame de la Fresnaye avait cherché à se rabattre sur le choix de la pension. Elle avait, comme beaucoup de Parisiennes, l'idée enracinée que toute éducation de province est défectueuse ou insuffisante ; en outre, sa famille et ses amis eussent rendu l'exil d'Yves moins dur ; enfin, son fils pouvait, disait-elle, nouer dans un collège de Paris des relations de nature à lui servir plus tard.

Si le général, une fois résolu à une chose, y tenait avec fermeté, ce n'était pas, loin de là, un brise-raison, et il discuta patiemment avec sa femme tous les points en litige. L'éducation d'Yves devait avoir de la suite, chose impossible à réaliser avec de fréquents changements de résidence ; il préférait encore l'internat, parce que l'enfant, gâté et déjà volontaire, devait profiter d'une sage et ferme discipline ; enfin, il choisissait un collège de province parce que, en admettant que les études y fussent moins brillantes, il les croyait plus solides, et parce que, surtout, il pensait que la province trempe mieux les caractères. Il se garda bien d'ajouter qu'il désirait encore éviter les gâteries maternelles qui se fussent poursuivies, à Paris, par l'intermédiaire des amis et des parents de madame de la Fresnaye.

C'est e-ci dut constater avec le temps que son fils avait

reçu à Redon une éducation littéraire excellente, à la fin de laquelle deux années de mathématiques spéciales lui assurèrent un des premiers rangs à Saint-Cyr, et Yves conserva non seulement du collège, mais de ses maîtres et de ses camarades, un souvenir affectueux et attendri.

Il avait continué à recevoir, depuis de longues années, un petit journal de l'Ille-et-Vilaine et un autre du Finistère, où il retrouvait quelquefois les noms familiers de ses condisciples ; c'était comme l'histoire d'un certain nombre d'entre eux. On annonçait le mariage de celui-ci, l'élection de celui-là au conseil général ; tel autre faisait courir, et le poète de la bande publiait de temps en temps, en feuilleton, des vers qu'Yves ne lisait pas sans plaisir.

Environ quinze jours après la soirée mémorable à dater de laquelle l'image de sa cousine inconnue avait commencé à se graver dans l'imagination, sinon dans le cœur du jeune homme, un de ces petits journaux bretons, qui paraissait trois fois par semaine, fut déposé comme à l'ordinaire sur le plateau qui contenait le courrier. Quand Yves entra dans la salle à manger pour prendre avec sa mère le repas du matin, il aperçut la petite feuille et déchira vivement la bande. C'était chose convenue entre la mère et le fils : chacun d'eux lisait son courrier en prenant le chocolat.

« Je me demande, dit en souriant madame de la Fresnaye, comment, au bout de tant d'années, ces journaux peuvent t'intéresser encore.

— Il est rare que je n'y trouve pas quelque reminiscence de jeunesse, » répliqua-t-il gaiement.

C'était un journal de Quimper. Yves le parcourut rapidement, et sa mère leva la tête en l'entendant pousser une exclamation.

« Quelle est la nouvelle locale qui t'impressionne si vivement ? demanda-t-elle avec un sourire. Est-ce un concert d'orphéonistes, ou les pompiers auraient-ils offerts à la population ébahie le régal délicat d'une retraite aux flambeaux ?

— C'est beaucoup plus intéressant pour moi, chère mère... Vous rappelez-vous mon vieil ami, Alain Huel, dont je vous ai parlé si souvent ?

— Et que tu m'avais présenté lors d'une distribution de prix ? Un grand garçon blond, mince, timide, qui ployait sous les couronnes, et dont les yeux étaient si étrangement profonds ?... Ne s'est-il pas fait prêtre ?

— Oui, et c'était une vraie vocation que la sienne, car il aurait pu arriver à tout, avec son admirable intelligence et sa passion du travail... Eh ! bien, il est nommé curé !

— Vraiment ? dit madame de la Fresnaye d'un ton un peu distrait.

— Oh ! c'est une très petite paroisse, je pense, car il n'a pas beaucoup plus de mon âge. Mais enfin il a un



presbytère à lui, et bien que son humilité ne voie sans doute dans sa nomination que le fardeau de la responsabilité, je suis bien aise qu'on lui ait confié un troupeau, et je ne dis pas que je n'aie quelque jour lui demander l'hospitalité, me débarrasser dans sa solitude de ma rouille mondaine, et resserrer enfin un lien qui s'est relâché sans qu'au fond l'affection s'en ressent.

— Où est située la paroisse de ton ami? demanda madame de la Fresnaye, que ce détail n'intéressait guère, mais qui savait faire plaisir à son fils en lui parlant de son ancien camarade.

— Oh! c'est un de leurs noms bizarres que je sais à peine prononcer. »

Il reprit le journal, épela en riant le mot *bas-breton*, et plaça le paragraphe sous les yeux de sa mère.

« Portzbihan! s'écria involontairement celle-ci, mais c'est dans cette commune, si je ne me trompe, qu'est situé le château des Fresnes!... »

— Le château des Fresnes?... »

— Oui, la terre de Clémentine de la Fresnaye... Il faut que je m'en assure... »

Elle se leva, passa dans la pièce voisine, et revint, tenant à la main une lettre dont elle se hâta de comparer le contenu avec le journal.

« C'est bien cela, Yves, dit-elle vivement. Eh! bien, voilà un moyen fort aisé de voir ta cousine, et de colorer votre entrevue d'un prétexte très naturel... Ce sera d'ailleurs pour toi un vrai plaisir de retrouver ton ami, si j'en crois le souvenir enthousiaste que tu lui as conservé. »

Yves ne répondit pas. Il acheva de boire son chocolat, puis, ayant demandé à sa mère si elle n'avait pas besoin de lui, il prit son chapeau et sortit.

Dans la journée, madame de la Fresnaye vit entre ses mains un livre cartonné qu'elle crut reconnaître pour un *Guide*. On vint l'appeler, et il oublia le volume sur la table. C'était en effet le *Guide* du département du Finistère. Une page était pliée, et madame de la Fresnaye lut le passage ainsi marqué.

« ..... Portzbihan doit à la situation que nous venons de décrire un climat égal et doux. Bien que, dans cette région, les grèves soient hérissées de rochers gigantesques, ses environs n'ont rien de sauvage ni d'aride. Les arbres y croissent presque au bord de l'eau, et la lisière des prairies avoisine le sable blanc de la plage. Le pays est accidenté et renferme des curiosités de diverses sortes : dolmens, menhirs, etc. Le clocher de l'église est une petite merveille, et l'église elle-même est digne d'intérêt, quoique bâtie à diverses époques et assez délabrée. A deux kilomètres se trouve le château des Fresnes, édifice sans caractère défini, mais majestueux, et dont le parc splendide vaut la peine d'être visité. »

Madame de la Fresnaye tressaillit légèrement en entendant le pas de son fils; mais, bien qu'elle eût remis précipitamment le livre à sa place, il devina à quelle curiosité elle venait de céder.

« Eh! bien oui, dit-il, la regardant avec un sourire, j'ai voulu voir si, en dehors d'une vieille amitié, Portzbihan offre quelques sites intéressants... Si ce *Guide* dit vrai, le pays mérite une visite; autant vaut aller là qu'à Dieppe ou à Trouville... Et je profiterai naturellement du voisinage des Fresnes pour présenter mes

hommages à ma cousine Clémentine, » ajouta-t-il, souriant de nouveau.

Un tendre baiser lui montra qu'il avait, en disant ces paroles, satisfait un des desirs les plus intimes de sa mère.

« Et quand partiras-tu, Yves? »

— Oh! quand vous voudrez! Je ne veux pas vous faire languir... Voyons, il faut que je donne à mon ami le temps de s'installer... »

— Lui écriras-tu? »

— Non, je veux le surprendre... Je me mettrai en route d'ici à quinze jours.

— Et puisses-tu trouver là-bas le bonheur que je te désire si tendrement! » dit madame de la Fresnaye avec une émotion réelle.

### III

Yves partit pour Quimper, un beau soir de mai, la tête pleine de rêves, le cœur plein d'émotion, tantôt songeant à la femme qu'il souhaitait sincèrement d'aimer et faisant des projets d'avenir aussi doux que brillants, tantôt repassant dans sa mémoire avec un attendrissement inexprimable tout son passé d'enfant et les années de collège qu'avaient illuminés une belle et chaude amitié.

Bientôt, ce fut l'ami qui l'emporta. Ses pensées se détournèrent insensiblement du château des Fresnes et de sa cousine inconnue pour se représenter le moment joyeux où il reverrait le jeune prêtre. Cette réunion, cependant, avait bien aussi son côté imprévu qu'il ne laissait pas de préoccuper et peut-être d'inquiéter un peu Yves de la Fresnaye. Après tout, il n'avait pas revu Alain depuis le collège, et leur correspondance, d'abord fréquente, s'était peu à peu relâchée. Qui ne sait le changement profond qu'apportent les années dans les idées, les sentiments, la manière d'être elle-même? Si l'on ne s'est pas quitté ou si l'on s'est revu fréquemment, ce changement paraît insensible, et celui qui en est témoin s'en aperçoit à peine; mais après une séparation de plusieurs années, c'est peut-être en face d'un inconnu qu'on va se trouver soudain. Le corps se renouvelle, dit-on, dans un espace de sept années... Elles sont en petit nombre, les âmes qui ne dépouillent pas plusieurs fois, dans le cours de leur pèlerinage mortel, les idées, les opinions, les sentiments, les affections mêmes qui leur donnaient une physionomie connue... Chacun de nous a éprouvé plus d'une déception en retrouvant un ami perdu de vue depuis longtemps... Quoi! est-ce lui? Celui que nous aimions parlait-il ainsi, pensait-il de même? Où est sa jeunesse? Où est sa gaieté? Où est sa confiance généreuse?... Et cette déception, nous l'avons sans doute causée nous-mêmes à d'autres; en nous reportant à certains points de repère dans notre passé, ne sentons-nous point qu'il s'est opéré en nous de grands changements? L'âme perd ou gagne, s'aigrit ou devient meilleure; elle use en bien ou en mal de l'expérience de la vie, mais elle ne demeure ni stationnaire ni immuable.

En se demandant s'il retrouverait dans la figure grave du prêtre les traits qu'il avait chéris dans l'adolescent, Yves faisait un retour sur lui-même. Il se sentait vieilli, blasé, parfois mécontent de son sort.



L'empressement même qu'il mettait à renouer cette amitié un peu délaissée lui montrait quel besoin il avait de sensations nouvelles ou renouvelées. C'avait été une faute d'abandonner sa carrière, et, si bonne, si intelligente que fût sa mère, elle avait un fonds un peu frivole qui l'empêchait d'être toute à son fils et tout pour lui. Certes, Yves savait occuper son temps; mais ces lectures sans objet, ces flâneries dans les musées, cette fréquentation d'un monde un peu trop spécial, peut-être, et d'ailleurs nomade (madame de la Fresnaye voyait naturellement les cercles militaires), ne lui tenaient pas lieu d'un but dans la vie. Il se sentait dévoré par l'ennui, cette maladie des peuples trop civilisés, et prenait son existence en dégoût. Que faire, pourtant? Il avait une antipathie décidée pour toutes les carrières administratives ou financières, et il ne voyait guère le moyen d'échapper à cet ennui qui le torturait souvent.

En arrivant à Quimper, Yves s'informa des moyens de locomotion qui existaient pour se rendre à Portz-bihan, et, s'étant convaincu que ce qu'il y avait de plus simple était de louer une voiture particulière, il remit au lendemain cette dernière étape de son voyage, et se mit à flâner dans la ville avec cette curiosité d'artiste promptement éveillée par ce qui est vieux et pittoresque.

Et vraiment les heures ne lui semblèrent pas longues. L'aspect de la ville, sa situation gracieuse sur deux rivières, l'Odet et le Stéir, la montagne verdoyante qui domine l'Odet et dont la masse sombre fait songer à un site pyrénéen, tout cela lui plut singulièrement. L'évêché antique, les vieilles maisons demeurées çà et là comme un mémorandum du passé l'intéressèrent aussi; mais il s'oublia surtout devant cette cathédrale qui allie la grâce et l'élégance à la majesté, et dont les tours jumelles, grâce à un architecte habile autant que modeste (1), se sont vu doter, de nos jours, de deux flèches hardies, élancées, ciselées comme de la dentelle, et dignes de l'édifice qu'elles complètent. C'est un rare bonheur de surprendre les secrets du passé, ces secrets que semblent avoir emporté dans la tombe les mystérieux artistes du moyen âge, ainsi qu'en témoigne plus d'une imitation malheureuse ou incomplète, essayée à notre époque. Mais les architectes inconnus dont l'œuvre est maintenant couronnée par les deux admirables flèches de Quimper n'eussent pas eux-mêmes plus heureusement ciselé les aiguilles de pierre qu'ils avaient sans doute rêvées. Les clochers dentelés sont en effet l'achèvement de nos vieilles cathédrales; ils semblent appelés par le style élancé de l'ogive, et donnent quelque chose d'aérien à ces masses de pierres.

L'après-midi était encore peu avancée quand Yves sortit de l'église, ayant admiré à loisir l'élévation des voûtes, l'élégance des colonnettes, les ciselures des galeries, la richesse des autels latéraux. Il erra au hasard dans les rues, et se trouva tout à coup devant un édifice d'aspect austère et uniforme. Une petite cloche retentissait à coups pressés, et quelques fidèles en retard pénétraient, en se hâtant, sous un porche surmonté d'une croix.

(1) M. J. Bigot.

A quelques pas de là, une jeune femme à l'air avenant se tenait sur le seuil d'une boulangerie, portant un enfant sur son bras. Yves s'approcha d'elle.

— Est-ce qu'il y a dans ce couvent une cérémonie religieuse? demanda-t-il, soulevant son chapeau.

— C'est le mois de Marie, monsieur... Ce n'est pas bien long, une lecture et le salut... Et il y a des chants si beaux! Les dames de Quimper y viennent chanter cette année, et il y a surtout, à ce qu'il paraît, une voix superbe, bien plus belle, assure-t-on, que tout ce qu'on peut entendre à Paris. Il y a foule les jours où elle chante.

Yves ne put s'empêcher de sourire.

« Voilà bien ces provinciaux, jaloux de s'égalier à Paris, se dit-il. Quelque pensionnaire, peut-être, ou une dame remplie de prétentions... Et cela suffit, non seulement pour attirer toute la ville, mais encore pour faire au sujet de Paris, l'objet de leur envie jalouse, des comparaisons ridicules! »

En ce moment un domestique en livrée bleue, très sobre et très foncée, s'arrêta devant la boutique.

« Avez-vous des pains de gruau pour le vieux monsieur, madame Jean? Il en a demandé ce matin, et mademoiselle veut en rapporter pour son souper.

— Ils sont au four, répondit la boulangère. Pouvez-vous repasser dans une demi-heure?

— Oui, la voiture viendra prendre mademoiselle après le salut... Tenez-les prêts, s'il vous plaît.

— Ah! la demoiselle des Fresnes suit le mois de Marie?

— Quand le vieux monsieur n'a pas besoin d'elle. A bientôt, madame Jean...

— Les pains seront bien levés, j'espère » répliqua la marchande avec un petit signe d'adieu.

Yves, qui était demeuré sur le seuil, se retourna vivement.

« Est-ce de mademoiselle de la Fresnaye, du château des Fresnes, que vous avez parlé tout à l'heure?

— Oui, monsieur. Nous fournissons les Fresnes depuis longtemps, et le grand-père de la demoiselle ne mange guère que des pains de gruau que nous faisons exprès pour lui. »

Clémentine était au salut... C'était un motif fort mondain pour s'y rendre; mais nous devons avouer qu'Yves se décida soudain à entrer dans la chapelle.

« L'apercevrai-je et reconnaitrai-je ses traits? » se demanda-t-il en franchissant le seuil du petit sanctuaire.

Il fut un peu étonné de ressentir tout à coup une vague émotion et comme une impression de recueillement. Bien qu'il se souvint, à certains jours, des devoirs religieux les plus indispensables, il n'avait pas gardé toute la ferveur de sa jeunesse, et n'était plus guère familier avec les exercices et les détails de la piété chrétienne. Mais en voyant rayonner au fond de la chapelle un peu sombre l'autel tout étincelant de bougies et tout paré de fleurs blanches, les jours du collège revinrent à sa mémoire. Comme il aimait jadis ce doux mois de mai, consacré à la Vierge-Mère! Il se revit, choriste à l'autel, répandant dans l'air les fumées odorantes de l'encens, il crut entendre comme dans un lointain voilé l'écho des cantiques et la voix amie des prêtres qui étaient à la fois les instructeurs de l'esprit et les guides de l'âme, et qui s'efforçaient en



toute rencontre de former pour leur Dieu des chrétiens fidèles et forts, pour leur pays des hommes utiles et dévoués. Par un de ces enchaînements d'idées dont le fil est si ténu qu'il échappe à notre propre regard, Yves sentit tout à coup avec amertume l'oisiveté de sa vie, le regret de ce qu'il avait quitté, la lassitude, presque le mépris des choses infiniment petites qui remplissaient son temps. Ces retours sur lui-même ne lui étaient pas étrangers, et bien qu'il s'étonnât d'un tel ordre d'idées en ce moment, chacun sait que tout ce qui nous reporte vers le passé nous fait en même temps ouvrir les yeux sur le présent... Est-ce là ce que j'étais, ce que je sentais, ce que je voulais?... Et que suis-je devenu? Ai-je réalisé mes rêves et poursuivi mon but?...

Mais ces réflexions, d'ailleurs mal définies, furent de courte durée. On achevait la lecture; la chapelle était absolument remplie, et, après un coup d'œil jeté sur la foule, Yves renonça à se frayer un passage. Il s'était déjà résigné à demeurer à l'entrée, appuyé contre un pilier, lorsqu'il sentit sur son bras le contact d'une main légère.

« Monsieur, il y a encore des chaises un peu plus haut... Je vais vous y conduire... »

Yves se retourna et aperçut le visage tranquille et avenant d'une sœur converse.

« Je vous remercie, ma sœur, mais je ne veux pas déranger tout le monde; je puis très bien rester à cette place.

— Vous entendrez mal les chants, vous êtes sous l'orgue... Venez, la lecture est finie, et il y a un passage. »

Il la suivit alors à travers les rangées de chaises, et elle lui indiqua en souriant une place vide. Mais cette place se trouvait dans un coin d'où, si l'on voyait parfaitement l'autel et une partie de la chapelle, il était impossible d'apercevoir la tribune de l'orgue.

Presque au même instant, un vieux prêtre revêtu de ses ornements sacerdotaux sortit de la sacristie, et un chœur de voix juvéniles s'éleva du fond de la chapelle. Après une strophe, l'orgue fit entendre quelques mesures, et tout à coup une voix chanta seule.

Une sorte de frémissement parcourut visiblement

l'auditoire. Ces premières notes, un peu tremblantes, causèrent à Yves un étonnement, une émotion, même, qu'il ne se serait pas attendu à ressentir. La voix se raffermir, et chacune de ses vibrations devint distincte au milieu du silence profond qui régnait dans l'assemblée.

Y avait-il dans ce chant de la science, de la méthode? Plus tard, Yves se rendit compte que, bien que l'artiste n'ignorât pas certains principes élémentaires et posât sa voix sans hésitation, elle n'avait évidemment pas été initiée à ces secrets, à cette science qui nous font souvent trouver plus de charme dans la manière dont l'instrument est dirigé que dans l'instrument lui-même. Mais en ce moment il était absorbé par la puissance extraordinaire de ce timbre si rare, par ce quelque chose de sonore, de vibrant, et en même temps de doux, de suave, d'idéal qui le remuait en élevant son âme et qui, en mouillant ses yeux, le portait à la prière.

Quand cette voix se tut et que le chœur reprit le chant, il regarda autour de lui comme un homme qui s'éveille d'un songe, ou plutôt qui redescendrait sur la terre après l'avoir un instant quittée. Il chercha à reconnaître parmi toutes les autres voix les vibrations qui l'avaient tant ému, et, bien que le chœur fût nombreux, il distinguait par-dessus les autres ce timbre d'or, si étrangement sympathique et puissant.

C'est le propre d'un talent pur et élevé de parler à notre âme et d'éveiller en nous des impressions meilleures. Yves avait été vraiment ému, il le fut plus encore lorsque la chanteuse inconnue entonna le *Tantum ergo*. Cette fois, sa voix était à demi voilée, et avait des accents dont l'extraordinaire douceur se mêlait à un enthousiasme contenu. On y sentait vibrer la foi, une foi ardente, et un amour indicible. Oui, c'était d'une âme pieuse et croyante que s'échappaient ces soupirs, et celle qui répétait avec un respect tendre et ému les paroles de l'hymne sacrée ne cherchait pas les effets qui faisaient pleurer l'assistance : l'art n'était pour elle que la manifestation de son amour et de son pur enthousiasme, et elle n'aspirait qu'à entraîner les fidèles dans son élan d'adoration.

(La suite au prochain Numéro.) M. MARYAN.

### ÉNIGME

On peut me rencontrer en France  
Sous forme de cités, ayant quelque renom,  
En Champagne, en Lorraine, et jusques en Provence;  
En Russie, en Turquie, on trouve aussi mon nom.  
— Je suis encor poisson, que le gourmet estime;  
— Puis, illustre entre tous, un héros maritime;  
— Un lingot de métal... — mainte autre chose enfin,  
Dont le détail serait sans fin.  
— Doublez-moi : des Romains j'ai ruiné l'Empire;  
J'ai menacé l'Europe, et manqué tout détruire;  
Mais, par ses sages lois, sa tendre charité,  
L'Église à son tour m'a dompté.

### ANAGRAMME

Ainsi que deux enfants d'une commune mère,  
Ayant même tendance et même caractère,  
Et que distingue à peine un léger changement,  
Nos deux noms pourraient bien se confondre aisément:  
— Modeste, j'embellis et n'ai rien d'incommodé,  
Qualités rarement d'accord avec la mode;  
Je dois vous dérober aux regards indiscrets,  
Mais sous ma transparence on devine vos traits.  
— Puis de l'humidité j'offre un autre modèle :  
Je me plais à l'écart, mon parfum me décele;  
Je viens vous réjouir en des jours pénitents,  
Et je suis le premier sourire du printemps.

Explication des Charades contenues dans le Numéro du 13 Janvier : Malherbe et Pandore.





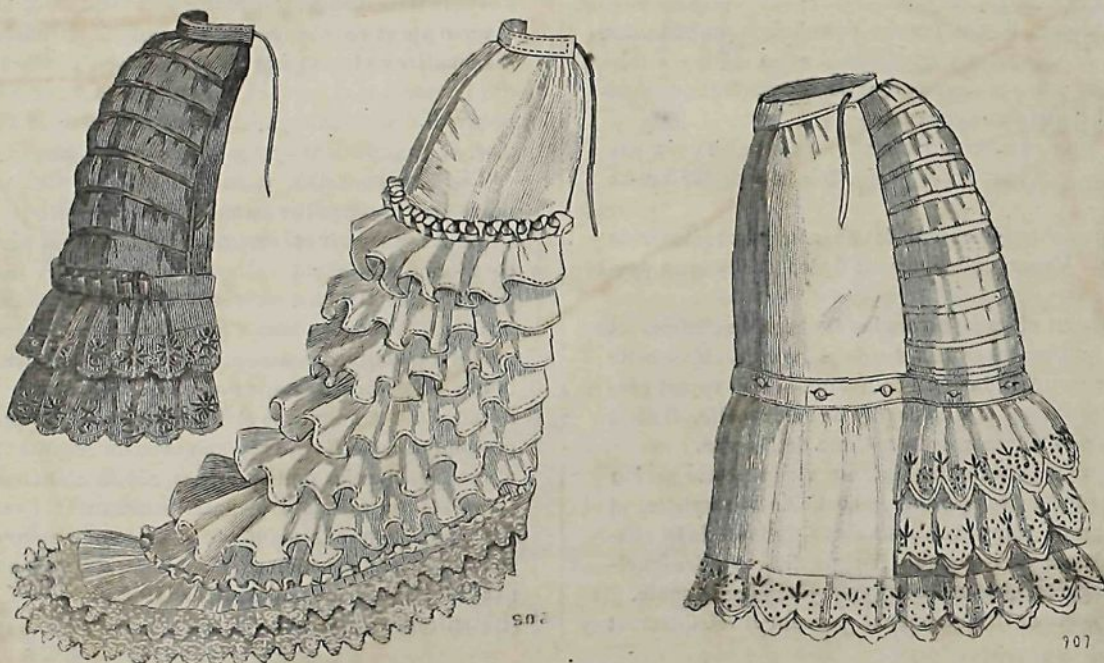
*Collier Médicis*, fait de têtes Renaissance en vieil argent, surmontées d'une pierre bleue; au bas, joue une pierre genre rubis; les têtes sont reliées par des anneaux en or, 25 fr. — Le bracelet assorti avec médaille 12 fr.

*Trainee pour robe de diner ou de bal.* — La raine s'attache de chaque côté de la robe; dans le bas, cachés par les volants rehaussés de dentelle, sont montés, superposés, trois plissés qui soutiennent l'ensemble du juponnage.

*Tournure à deux*

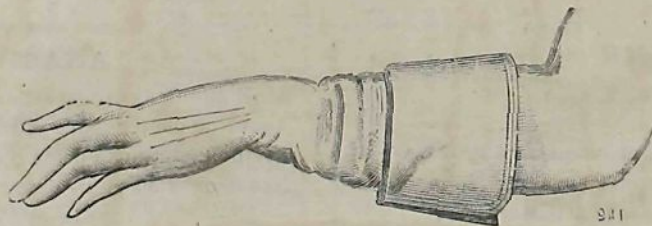
855

*Collier Médicis*, de la maison Senet, 36, rue du Quatre-Septembre.



*Tournure en Andrinople.* — *Trainee pour robe longue.* — *Tournure avec bas de jupon.*  
Maison de Plument, 33, rue Vivienne.

*Tournure en Andrinople*, pour jeune fille, ornée de deux volants à jours; 10 fr. — Le même modèle en brillanté, avec volants rehaussés de Valenciennes anglaise, 7 fr.



Gant en peau de Saède avec manchette Mousquetaire.

*fin en brillanté.* — Se porte sans ou avec le volant. Ce volant, simple devant, reçoit, aux lés de derrière, trois volants superposés brodés et festonnés. — Prix, 30 fr.

A ce Numéro sont jointes la gravure coloriée 4397 et une planche de patrons imprimée recto et verso:

PREMIER CÔTÉ  
Corsage, toilette en velours noir, page 6 (Cahier de Janvier). — Corsage décolleté avec paniers, première toilette (gravure n° 4397).

DEUXIÈME CÔTÉ  
Redingote, costume, page 2 (Cahier de Janvier).

1883—137 Paris. Typographie MORRIS Père et Fils, rue Amelot, 64.